



**CAHIERS ET DOCUMENTS
DE L'INSTITUT DE RECHERCHE EN
SCIENCES HUMAINES
(IRSH)**

***ITINÉRAIRES PÉDAGOGIQUES
ET MÉDIATIONS SCIENTIFIQUES***

N° 13-14, Année 2022

- **DOSSIERS DYNAMIQUES SOCIALES ET
PROCESSUS IDENTITAIRES**
- **AKOMA : NOUVEAUX HORIZONS
MUSICOLOGIQUES**



ISSN : 1814-3814

ADMINISTRATION

DIRECTEUR DE PUBLICATION

Ludovic OBIANG, Directeur de Recherche
Directeur de l'IRSH

DIRECTEUR DE RÉDACTION

Georice Bertin MADEBE, Directeur de Recherche, IRSN

COMITÉ DE RÉDACTION

Achille Fortuné MANFOUMBI MVE, Maître de Recherche, IRSN
Paulin KIALO, Maître de Recherche, IRSN
Guy Merlo MADOUNGOU NDJEUDA, Maître de Recherche, IRSN
Aaron Septime NZENGUE, Maître de Recherche IRSN

COMITÉ DE LECTURE

Anaclet NDONG NGOUA, Maître de Recherche, IRSN
Fabrice NFOULE MBA, Maître de Recherche, IRSN
Paul NGUEMA ENGO, Chargé de Recherche, IRSN
Georges MOUSSAVOU, Chargé de Recherche, IRSN
MABIKA MBOKOU Ludwine, Chargée de Recherche, IRSN

COMITÉ SCIENTIFIQUE

Fidèle NZE NGUEMA, Professeur Titulaire, UOB
Jean-François OWAYE, Professeur Titulaire, UOB
Saliou NDIAYE, Professeur Titulaire, UCAD de Dakar
Céline BIKPO, Professeur Titulaire, Université Houphouët BOIGNY
Jacques FONTANILLE, Professeur, Université de Limoges
Pierre NZINZI, Professeur Titulaire, UOB
Samuel MBADINGA, Maître de Conférences, UOB
Romuald FONKOUA, Professeur, Université de Strasbourg
Sylvère MBONDOBARI, Maître de Conférences, UOB

CONTACTS

Les Cahiers et documents de l'IRSH
BP 846 Libreville (GABON) / Tel : 00.241.07. 89 70 67
Email : akomemane@gmail.com

Replacer le langage et/ou bon usage de la langue au cœur de la rédaction littéraire et philosophique !

Dr MOTO NDONG François

Philosophie de l'existence et de la religion

Département de Recherche en Philosophie du Développement

Institut de Recherche en Sciences Humaines (IRSH)

Centre National de la Recherche scientifique et Technologique CENAREST

Libreville – Gabon

motondong@yahoo.fr

RÉSUMÉ

Le langage est l'essence de l'homme parce que ce dernier ne peut vivre sans communiquer. Cette place centrale du langage dans la vie humaine semble paradoxalement le défavoriser en termes de soin. Dans l'expression écrite et orale, il est observé une certaine négligence, un laisser-aller, voire une certaine incorrection. Par ce fait, on court le risque d'une incompréhension et d'une désorientation quant au sens du discours. Il paraît donc important et urgent de réexaminer la problématique du langage ou, plus précisément du bon usage de la langue, en vue notamment de rappeler la nécessité impérieuse du soin à lui apporter. La rédaction littéraire et philosophique dont la technicité n'est plus à démontrer aurait tout à gagner à travers la correction de l'expression langagière.

MOTS-CLÉS : Langage, rédaction, littérature, philosophie, sens.

ABSTRACT

Language is the essence of man because he cannot live without communicating. This central place of language in human life seems paradoxically to disadvantage it in terms of care. In the written and oral expression, a certain negligence, carelessness, even a certain incorrectness is observed. By this fact, we run the risk of misunderstanding and disorientation as to the meaning of the discourse. It therefore seems important and urgent to re-examine the issue of language, in particular with a view to recalling the imperative need to take care of it. Literary and philosophical writing, the technicality of which no longer needs to be proven, would have everything to gain through the correction of linguistic expression.

KEYWORDS :

Language, writing, literature, philosophy, sense.

INTRODUCTION

Le langage humain primaire se compose des gestes naturels qui accompagnent, dès la naissance, l'expression intuitive de l'homme ainsi que l'ensemble des communications de son parcours existentiel. Il s'agit essentiellement des réflexes

propres à la nature humaine, certes, mais qui relèvent tout de même de l'instinct de l'homme. Ce sont notamment des gestes mécaniques dont l'exécution ne suscite aucune réflexion de la part du sujet. C'est certainement dans cette perspective qui lie le langage à la nature de l'homme qu'il faut considérer ces propos de Noam Chomsky (2017), dans un entretien accordé au philosophie magazine : « On ne connaît pas de groupe humain qui ait des capacités langagières inférieures à d'autres ». En d'autres termes, l'auteur de cette affirmation reconnaît de façon implicite que tous les groupes humains disposent a priori d'un langage. À ce présupposé, il faut ajouter le rapport d'égalité ou de mémétré qu'il introduit entre les différents langages humains identifiés. Quel que soit le groupe humain considéré, ce langage naturel serait le même. À l'inverse, les automations parmi lesquelles les cris, les pleurs, les mimiques, observés chez le nourrisson relèvent de la conscience spontanée (ce que Descartes appelle intuition sensible). Elles nécessitent pour leur interprétation et leur compréhension, l'intervention consciente, au sens réflexif du terme, de la part des adultes notamment, qui doivent prendre en charge et entretenir le nouveau-né. Benveniste fait de cette facette consciente de la faculté de communiquer une différence nette entre la communication animale, comme celle des abeilles, et le langage humain. Il admet la transmission de messages par ces insectes, mais observe que ceux-ci « n'appellent aucune réponse de l'entourage, sinon une certaine conduite, qui n'est pas une réponse. Cela signifie que les abeilles ne connaissent pas le dialogue, qui est la condition du langage humain ». (E. Benveniste, 1966, pp. 56-62.) Ce registre du langage humain dont le contenu reste très limité, en termes du nombre de signes, est complété et rapidement enrichi par d'autres signes acquis dans le cadre de la socialisation.

Dans la société, l'humanisation de l'individu s'accomplit à travers le langage. La fluidité de la transmission des signes linguistiques, qui sont des produits de la culture humaine, et leur assimilation quasi automatique par les membres de la communauté donnent l'impression d'un processus naturel inscrit dans les gènes de l'homme, tant la maîtrise de cet outil de communication semble parfaite. « Le langage est la conscience réelle, pratique, existant aussi pour d'autres hommes. » (F. Engels et K. Marx 1845, p.59.) Parler de la conscience humaine, c'est évoquer ce que l'homme a de plus essentiel, ce qu'il a de plus naturel, car, grâce et à travers elle, l'être humain non seulement à sa propre connaissance, mais aussi à celle du monde environnant. Si le langage s'identifie donc à la conscience, tel que le pressentent Engels et Marx, l'homme ne peut qu'en avoir la plus grande connaissance possible, au regard de la proximité et de la connivence entre lui et sa conscience.

La corrélation conventionnelle que l'homme est parvenu à établir entre le signe, son signifiant et son signifié permet des échanges audibles et des interactions plus ou moins harmonieux dans la communauté humaine. Ayant reçu le même enseignement, les locuteurs sont censés maîtriser le sens des signes linguistiques objets de cet apprentissage et, par ricochet, la substance discursive. Pourtant, des erreurs surgissent, les incompréhensions persistent et les mésententes entre les hommes se multiplient, notamment dans les communications. Pour Delay et Pichot (1967, p. 217.), « Tout langage comporte deux aspects, l'un supra-individuel, la langue [...], l'autre individuel, la parole ». Il faut entendre par langage ici, le système de communication, constitué, non seulement de signes (lettres, mimes ou mimiques, gestes, etc.) matérialisant son expression, mais aussi d'ensembles de signes (mots, langues, gestuelle, paroles, etc.), manifestant sa diversité intrinsèque. La langue, quant à elle, peut être présentée comme étant un ensemble de signes (mots écrits ou prononcés)

utilisés par un groupe social humain pour communiquer. Et, la parole caractérise l'ensemble des signes (mots) prononcés par les individus d'un groupe social humain et articulés pour se faire comprendre. L'aspect supra-individuel du langage renvoie à l'agencement normatif des signes du langage, en vue de leur transmission aux locuteurs. Il s'insère dans un bloc monolithique qui conserve quasi intact son contenu.

À l'inverse, le caractère individuel du langage laisse entrevoir son degré de subjectivité et le risque d'erreur qu'il contient, car, dans le fond, chacun utilise le langage comme il l'entend. Cette liberté d'expression ouvre la porte à la contravention linguistique. Les exercices de rédaction littéraire et philosophique n'échappent pas à cette réalité, d'autant plus que la philosophie, précisément, se veut une discipline très technique et extrêmement exigeante, en termes de rigueur, de précision et de clarté dans l'expression des pensées et des idées. Or, le lexique de la philosophie ne fait pas souvent l'unanimité, notamment en ce qui concerne le sens des mots et expressions dudit champ lexical. Comment peut-on donc sortir de cette situation, où les confusions, les méprises et même les déroutes empêchent toute sérénité et suscitent l'angoisse de l'incompréhension du discours philosophique et de la littérature en général ? Les quelques astuces suivantes pourraient permettre, à défaut de les empêcher, tout au moins de limiter les méprises des pensées et des idées en philosophie et en littérature.

1. UNE ERREUR D'APPRECIATION DES CERTITUDES DU LANGAGE PRÉJUDICIALE

L'ignorance est la voie royale qui conduit logiquement à commettre les erreurs, quel que soit le domaine, d'autant plus dans la transmission des messages à travers le langage, que l'on peut croire, à tort, maîtriser. Pour Albert Camus (1947, p. 124.), « Le mal qui est dans le monde vient presque toujours de l'ignorance, et la bonne volonté peut faire autant de dégâts que la méchanceté si elle n'est pas éclairée. » L'ignorance aboutit bien malheureusement à la construction des certitudes en décalage avec la réalité et à des erreurs pouvant engendrer les pires catastrophes. Au cœur du dispositif de la communication interpersonnelle, le langage court les mêmes risques, en cas de non-maîtrise de ses signes. Le système de communication établi dans les communautés humaines repose non seulement sur des gestes naturels, que l'homme exécute de façon mécanique, mais aussi sur des signes conventionnels, dont l'enseignement est assuré par la société. Plusieurs facteurs peuvent perturber la transmission et l'assimilation de ces signes, rendant ainsi la communication intracommunautaire onéreuse. Le premier facteur perturbant peut être le mauvais enseignement du langage, dû soit à la non-maîtrise par l'enseignant de cet outil de communication, soit à la technique employée dans cet exercice, qui peut être mauvaise ou, incomprise. Le deuxième facteur perturbateur peut être tout simplement la difficulté, voire l'incapacité de l'apprenant à réceptionner l'enseignement du langage. Cet ensemble de facteurs défavorables aboutit quasi inéluctablement à une suite de méprises avec comme point de chute l'ignorance ou l'approximation. Aussi, le pire dans l'ignorance, c'est de ne pas avoir conscience de cette absence ou ce manque de connaissance et agir avec une certaine fierté, voire une certaine condescendance, parce qu'on croit avoir la certitude, la vérité de la connaissance et du savoir. Or, il se trouve souvent qu'on est plutôt dans l'erreur. Cette erreur dont on n'a visiblement pas conscience a une autre conséquence, non moins défavorable pour la communication : croire que le langage va de soi. En effet, le communicant ou l'émetteur qui préjuge, souvent à tort, de la correction de son expression linguistique, peut penser que le

récepteur disposerait des moyens nécessaires devant lui permettre de déchiffrer aisément le message reçu, sur la base d'une présupposée maîtrise du langage. Cette certitude partagée donne lieu à ce que l'on peut appeler une communication décalée, c'est-à-dire qu'il y aurait un déphasage entre le sens que le communicant attribue à sa pensée et la signification que lui assigne le récepteur. Il en résulte une sorte de langage de sourds, qui renvoie les acteurs presque dos à dos ou, du moins, les dirige chacun vers une direction différente de celle de l'autre. On tombe alors dans une sorte de cacophonie, de discorde qui peut être préjudiciable à l'ensemble des acteurs d'une situation de communication. L'incompréhension peut, par exemple, venir simplement du sens que le locuteur et l'interlocuteur assignent aux mots et expressions. Afin d'éviter ce désagrément d'une communication basée sur des méprises et des préjugés négatifs, il importe de redoubler d'effort. D'une part, il paraît nécessaire de clarifier autant que possible l'expression (par le communicant). D'autre part, il serait judicieux de faire table rase de ses propres acquis linguistiques et apprécier, non pas objectivement la pensée reçue (parce qu'on peut objectivement se tromper), mais plutôt en accueillant de façon neutre le discours, en essayant de donner à chaque mot, chaque expression, leur sens le plus accessible. Souvent conçue avec des préjugés et des présomptions de maîtrise du code linguistique, qu'il s'agisse du locuteur ou de l'interlocuteur, la communication finit par être confuse et aléatoire. C'est la raison pour laquelle il faut accorder une attention particulière au langage et s'assurer des garanties maximales de son accessibilité.

2. LE SOIN ET LA NEUTRALITÉ DE L'APPRECIATION DU LANGAGE

L'habitude et la routine semblent avoir fait perdre au langage le privilège d'une attention soutenue, qui doit en principe servir sa correction. En effet, l'homme fait tellement corps avec le discours qu'il semble parfois moins se préoccuper de ce qui fait du langage ce qu'il est, à savoir le garant d'une communication juste et accessible. Dans cette perspective, le discours dont le but est l'expression d'une pensée intelligible donne l'impression paradoxale de ne pas se soucier de la question du sens, pourtant centrale dans un échange que l'on veut audible. Cette carence ou insuffisante que l'on rencontre dans la plupart des sphères où il est question de communiquer, est particulièrement vivace dans les exercices de traitement de sujets en philosophie et en littérature, notamment chez les rédacteurs du Gabon, parmi lesquels les étudiants et élèves. Nos différentes expériences d'enseignement de la philosophie et de la correction des examens et concours nationaux nous ont permis de prendre la mesure du phénomène ainsi décrit. Il est d'une importance capitale de rappeler que les pays de l'Afrique francophone ont hérité du français, comme langue officielle de communication. C'est une langue étrangère, certes, dont la maîtrise n'est pas nécessairement garantie. Cependant, elle a des règles et produit des sens qui doivent être respectés et reproduits. Aussi, la philosophie, une discipline dont le vocabulaire est très technique et l'expression énigmatique, au regard des productions littéraires des philosophes dont l'accès à la compréhension est volontairement ou non rendu complexe, inscrit-elle au cœur de son déploiement la rigueur et la justesse du sens des mots. Se dévoile ainsi son caractère exigeant qui peut constituer un véritable frein pour la réalisation d'une rédaction correcte. C'est d'ailleurs pour cette raison que l'on peut parler d'initiation au discours philosophique ou à la philosophie. En effet, la difficulté apparente de l'univers de la philosophie légitime son enseignement minutieux. Rédiger en philosophie implique qu'on doive maîtriser le langage et

produire un discours aussi précis et clair que possible, d'autant plus que ses détracteurs présentent la relativité des problématiques et des opinions en son sein comme un point faible parmi les caractéristiques devant faire de la philosophie une science rigoureuse. La littérature prétend aux mêmes exigences en termes de rigueur, de clarté et de précision. Le travail d'écriture n'est pas un exercice facile, car le français a ses propres subtilités qui ne sont pas à la portée de tous. À ces subtilités linguistiques de la langue française, s'ajoute la technicité du discours philosophique et littéraire qui complique davantage la production littéraire en philosophie et littérature, rendant ainsi l'exercice de rédaction encore plus délicat. Ce sont des raisons supplémentaires qui doivent pousser à la vigilance et surtout à l'application dans la rédaction littéraire et philosophique des règles strictes de l'écriture conventionnelle. Cependant, le problème de l'aboutissement ou de la complétude du discours n'est pas totalement réglé, même si on parvenait à parfaire l'expression. Le résultat escompté, c'est-à-dire une communication juste, ne serait que partiel, si l'on considère la partie rédactionnelle réussie. En réalité, une bonne rédaction accèderait à la perfection si son destinataire perçoit clairement le sens de son contenu. La saisie du discours par l'interlocuteur ou récepteur n'est tout simplement pas non plus donnée. Il faut, dans ce cas, que le destinataire soit au moins aussi outillé que le rédacteur pour pouvoir déchiffrer les codes de ce discours et accéder à son contenu dans les termes voulus par l'auteur. Une coordination quasi parfaite entre la volonté de partager une opinion et l'effort de saisie pour un aboutissement complet de la communication donneraient au langage sa complétude.

3. LE LANGAGE ET LES COURBES DE LA MÉTHODOLOGIE POUR UNE RÉDACTION PHILOSOPHIQUE ET :OU LITTÉRAIRE AUX NORMES

L'organisation des idées selon un certain ordre apparaît comme le principe et la condition-même de la réussite de l'exercice de la rédaction philosophique et littéraire, de façon générale. Au lieu d'être une option ou une condition dont on peut vouloir se passer à l'envi, cette structuration du discours est, au contraire, une obligation d'abord académique, pour la recevabilité institutionnelle de la rédaction, ensuite elle devrait être une obligation personnelle à laquelle doit s'astreindre tout rédacteur soucieux de la normalisation et de l'organisation de son travail. La méthodologie, en tant que productrice des normes rédactionnelles, accompagne le langage dans la production littéraire et philosophique. Elle est le principe et le fondement de l'ordre dans l'organisation de la pensée dans ce cadre. De son côté, le langage soutient la méthodologie dans l'organisation de la pensée, car le discours constitue non seulement l'instrument de conception et de transmission des idées, mais aussi le moyen par lequel est mis en exergue, à travers des mots et expressions appropriés, l'aspect méthodologique du sujet traité. Le langage et la méthodologie forment donc ou plutôt devraient former, pour ainsi dire, une combinaison harmonieuse conduisant à la formulation cohérente et ajustée d'une rédaction philosophique et littéraire normée, dont la recevabilité académique ne poserait aucun problème. Cependant, il ne faut pas croire que cette combinaison du langage et de la méthodologie aille de soi et serait, pour le coup, une simple formalité, facile à réaliser. *A contrario*, l'expérience révèle des difficultés et des maladresses dans un nombre impressionnant de rédactions qu'on aurait pensées impossibles. Des formules telles que « le problème philosophique de ce sujet est...», ou bien le problème philosophique est de savoir... » y sont récurrentes. Ces maladresses relevées dans les copies des élèves et étudiants

et dont on peut soupçonner une simple reproduction par les apprenants, révèlent des origines bien plus inquiétantes. On sait, par expérience, que les apprenants ont une grande tendance à reproduire ce qu'ils entendent ou lisent. Or, en dehors des livres, qu'on n'imagine pas délivrer de telles formules anormales, il ne reste que les enseignants chez qui ils ont pu les entendre. D'ailleurs, une étape de la méthodologie, notamment au niveau de l'introduction, indique de poser le problème philosophique, car tout sujet de philosophie pose au moins un problème philosophique. Ayant à l'esprit cette exigence méthodologique et académique, il n'est pas nécessaire d'énoncer, une fois de plus, qu'un problème philosophique se pose. C'est une tautologie qu'il faut absolument éviter. La formulation de cette étape doit se faire sous la forme d'un sous-entendu, dont le sens et la clarté doivent être, malgré tout, évidents, lorsqu'on maîtrise l'exercice de rédaction philosophique ainsi que la méthodologie qui l'accompagne. Le sous-entendu dont il est question est clarifié et rendu audible grâce et à travers le langage, qui produit des signes et des syntaxes à cet effet. À travers des mots et expressions précis, on entrevoit la formulation de telle ou telle étape de la rédaction. C'est le cas, par exemple, du problème philosophique ainsi que de toutes les autres étapes qui composent cet exercice. Aussi, à travers le discours, doit-on normalement se rendre compte, en lisant la rédaction, de quelle méthode et de quelle étape de la méthodologie il est question. Ce sont des tournures linguistiques spécifiques claires et précises qui le montrent et doivent le montrer. Cela implique qu'on doive écrire correctement et justement : employer des mots et expressions justes, adaptés et sans équivoques. Il faut donc noter que le discours dans la rédaction philosophique et littéraire ne doit en aucun cas décrire, ni énoncer, encore moins expliquer les modalités pratiques des méthodes d'analyses des sujets. En revanche, le langage s'en sert, comme d'un théorème mathématique pour le traitement des sujets de philosophie, en l'occurrence. La méthodologie est ou doit être appliquée par le langage pour une bonne organisation de la rédaction philosophique et littéraire. Le langage épouse donc les courbures de la méthodologie, comme les véhicules suivent le code de la route tout en suivant son tracé, alors que la méthodologie guide ou doit guider le langage sur le chemin de la rédaction qui peut être sinuex.

4. LE LANGAGE OU L'EXPRESSION AU CŒUR DU DISPOSITIF RÉDACTIONNEL

Il peut sembler rébarbatif de parler de la place capitale du langage dans une situation de communication, tellement cela paraît évident. En effet, la communication n'est rendue possible que grâce et à travers le langage. Qu'à cela ne tienne, il est utile de rappeler l'impérieuse nécessité de la correction de cet outil de communication, dont la mission délicate est de rendre intelligible la pensée de celui qui en fait usage. Sans forcément faire prévaloir les subtilités du langage, autrement dit, même en se contentant d'utiliser la forme la plus simple de l'expression linguistique, la retranscription fidèle et/ou parfaite d'une pensée demeure difficile, voire impossible. C'est ce qui a fait dire à Henri Bergson (1889, p.126.), parlant dans son ouvrage *Essais sur les données immédiates de la conscience*, de la difficulté humaine à reproduire par le langage la pensée, que « Nous échouons à traduire entièrement ce que notre âme ressent : la pensée demeure incommensurable avec le langage ». En introduisant toutes les subtilités du langage dans la communication, le rédacteur pourrait se satisfaire d'une certaine maîtrise de ce moyen de communication. En revanche, il ne peut préjuger d'aucune garantie de compréhension de son contenu par le récepteur. La difficulté réside donc ici dans la concordance voulue entre la correction du langage,

la justesse du message envoyé et l'exactitude de la compréhension qui doit en découler.

Il est certes vrai que la préoccupation constante du rédacteur demeure dans la production d'une pensée accessible. Cependant, malheureusement, son intervention ne se limite qu'à ces rôles de rédaction et de transmission de la pensée produite. La seconde partie, consacrée au déchiffrage et à l'assimilation (compréhension) de la pensée transmise n'incombe qu'à son récepteur. Avec un très grand risque d'une interprétation erronée de la pensée ainsi produite, il n'y a donc aucune garantie que le niveau d'information soit le même entre l'émetteur et le récepteur. Par conséquent, le message transmis conserve une part de risque d'être mal compris ou, pire, incompris. C'est la raison pour laquelle, sans vraiment faire fi du risque d'incompréhension, ni en faire une inquiétude paralysante, le rédacteur doit particulièrement soigner son langage, en vue d'en faciliter l'accès au récepteur. Heureusement que la société a établi des règles linguistiques communes et conventionnelles supposées accorder l'ensemble des acteurs d'une situation de communication et utilisant le même langage. C'est dans cette logique que peut s'inscrire l'affirmation suivante :

Le monde se présente à nous comme un flux kaléidoscopique d'impressions que notre esprit doit d'abord organiser, et cela en grande partie grâce au système linguistique que nous avons assimilé. Nous procédons à une sorte de découpage méthodique de la nature, nous l'organisons en concepts, et nous lui attribuons telles significations en vertu d'une convention qui détermine notre vision du monde - convention reconnue par la communauté linguistique à laquelle nous appartenons et codifiée dans les modèles de notre langue [...] ce fait est d'une importance considérable pour la science moderne, car il signifie qu'aucun individu n'est libre de décrire la nature avec une impartialité absolue, mais qu'il est contraint de tenir compte de certains modes d'interprétation même quand il élabore les concepts les plus originaux. B.L. Whorf (1956, p. 125-126.)

Les livres de grammaire, de conjugaison et tous les autres ouvrages qui traitent de la problématique du langage et des pensées aident à l'amélioration de la communication et de la rédaction littéraire et philosophique. La lexicographie, ce grand ensemble qui se consacre au recensement et à l'étude des mots d'une langue en vue de l'élaboration de recueils, notamment les lexiques, les dictionnaires et le vocabulaire, revêt une importance capitale dans ce cadre. Elle se situe, à son tour, au cœur du langage, qu'elle enrichit de nouveaux signes et combinaisons de signes, devant améliorer sa correction et sa justesse. Les règles de la linguistique semblent donc prédisposer les émetteurs et les récepteurs à une interconnexion communicative apaisée, accessible et intégrante.

Dans l'épreuve de philosophie où il est question de sujets de réflexion, de construction de pensées intelligibles et de transmission d'idées, le langage joue un rôle particulièrement important, un rôle central. En réalité, tout est dans le langage et il n'y a rien sans langage. C'est aussi dans ce sens que l'on peut entendre les propos suivants : « La pensée n'est rien d'« 'intérieur », elle n'existe pas hors du monde et hors des mots ». (M. Merleau-Ponty, 1945, p. 213.) Et Émile Benveniste (1980 p. 64.) d'ajouter : « La forme linguistique est non seulement la condition de transmissibilité, mais d'abord la condition de la réalisation de la pensée ». En d'autres termes, la prépondérance du langage dans la communication, quelle qu'en soit la forme, est établie une fois pour toutes. La logique, la cohérence, la rigueur et la compréhension du discours ne sont possibles qu'avec un langage soigné et

accessible. Il est l'unique guide devant conduire le lecteur vers le fond de la pensée exposée. S'il semble utile pour le récepteur du discours de fournir des efforts pour le comprendre, il est encore plus indispensable pour celui qui l'écrit de faire tout ce qui est possible pour le rendre audible. Ce n'est qu'à ces conditions que l'on peut parvenir à la réussite de tout le processus de traitement des sujets de philosophie et de littérature en général, allant d'une rédaction optimale à une bonne appréciation en passant par une bonne compréhension de leur contenu.

CONCLUSION

Le langage apparaît clairement comme étant l'essence de l'homme. En effet, il détermine la vie humaine dans un environnement social dont la communication est une absolue nécessité. D'un autre côté, le langage doit tout à l'homme. Sans le langage, la communication humaine serait impossible et indéchiffrable. Et, le langage (humain) n'existerait pas sans l'homme. Cette interdépendance entre l'homme et langage peut faire croire que l'utilisation de cet outil de communication serait naturelle et qu'il y aurait une parfaite symbiose entre l'émetteur et le récepteur du message véhiculé. En d'autres termes, on peut croire que l'entente entre le communicant et la personne qui reçoit son discours est automatique. Toutes ces présomptions tendant à faire croire à une facilité de produire un discours audible et à une fiabilité de son interprétation ou de sa compréhension annihilent l'effort de vigilance et de conscience absolument nécessaire pour le soin de l'expression langagière. Par conséquent, bien malheureusement, on constate une sorte de faiblesse ou, plus précisément une incorrection récurrente du discours, que ce soit en littérature de façon générale ou en philosophie particulièrement, compliquant, pour ainsi dire, la communication qui risque d'être mal comprise, voire incomprise. Cette situation de mauvaise communication est préjudiciable aussi bien pour le producteur du discours dont la pensée peut être mal comprise ou incomprise que pour le récepteur dont l'accès au message transmis est difficile, voire fermé. L'erreur d'appréciation de ce que l'on peut considérer comme « certitudes du langage » doit, en principe, conduire à plus de vigilance et d'application dans l'écriture, une fois on en prend conscience. De cette prise de conscience doit normalement découler une correction du langage, devant permettre une communication fluide et juste. Dans le cas de la rédaction littéraire et philosophique, le respect ou l'application de la méthodologie absolument nécessaire pour une expression aux normes, doit s'imposer à toutes productions du discours. En effet, autant le discours doit être bien écrit, autant, il doit être apprécié, reçu avec une certaine neutralité ou impartialité. Le langage, au cœur de toutes situations de communication, doit donc faire l'objet d'une attention particulièrement soutenue d'un côté, de la part du rédacteur, de l'autre, de la part du récepteur, en vue de limiter le plus possible les erreurs.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

Camus, Albert, 1947, *La peste*, Paris, Gallimard.

Benveniste, Émile, 1980, *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard.

Bergson, Henri, 1889, *Essai sur les données immédiates de la conscience*, Thèse de Doctorat, Paris, Félix Alcan.

Delay, Jean, et Pichot, Pierre, 1967, *Abrégé de psychologie*, Paris, Masson.

Engels, Friedrich et Karl Marx, 1845, *L'idéologie allemande*, Paris, Éditions sociales.

Chomsky Naom, 2017, in Philosophie magazine, « Suis-je l'auteur de ma vie ? », n°105, décembre.

Merleau-Ponty, Maurice, 1945, Phénoménologie de la perception, Paris, Gallimard.

Whorf, Lee Benjamin, 1956, *Linguistique et anthropologie*, Paris, Denoël.